

La

Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XXIII

Québec, 29 juillet 1911

No 51

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 801. — Les Quarante-Heures de la semaine, 801. — Apostolat de la Prière, 802. — Vén. Marie de l'Incarnation, 803. — Feu M. l'abbé Lessard, 803. — Chronique diocésaine, 804. — Congrès eucharistique de Madrid, 805. — Les indulgences du Chemin de la Croix, 808. — Gounod et le petit Communiant, 809. — Trop de sports, 811. — Histoire d'une conversion en Angleterre, 812. — Bibliographie, 815.

Calendrier

— o —

30 DIM.	b	VIII apr. Pent. et 1er d'août. SOLENNITÉ DE STE ANNE. <i>Kyr.</i> 2 ton. II Vép., mém. du suiv. et du dim. seulement.
31 Lundi	b	S. Ignace de Loyola, confesseur.
1 Mardi	b	S. Pierre-aux-Liens, <i>dbl. maj.</i>
2 Mercre.	b	Octave de Ste Anne.
3 Jeudi	tr	Invention de S. Etienne, 1er martyr.
4 Vend.	b	S. Dominique, confesseur, <i>dbl. maj.</i> Anniversaire de l'élection de
5 Sam.	b	Notre-Dame des Neiges, <i>dbl. maj.</i> [Pie X.]

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

30 juillet, Sacré-Cœur de Jésus. — 31, Sainte-Perpétue. —
1^{er} août, Sainte-Germaine. — 2, Saint-Romuald. — 3, Notre-
Dame-du-Rossaire. — 5, Monastère du Précieux-Sang, Lévis.

Le révérend Monsieur Philéas Lessard, curé de Saint-Ambroise de la Jeune-Lorette, décédé le 23 juillet courant en sa paroisse, était membre de la Caisse ecclésiastique Saint-Joseph, de la Congrégation du Séminaire et de la Société d'une messe (section diocésaine).

JULES LABERGE, ptre,
S.-Secrétaire.

•••••

Apostolat de la Prière

— o —

Intention générale pour Août 1911: *La paix entre les peuples chrétiens.*

La lutte est la condition même de la vie. Il y a donc un amour de la paix qui n'est qu'un lâcheté ou sottise. De plus, la nécessité pour un peuple de défendre ou de reconquérir ses frontières est une garantie efficace contre la mollesse. Toutefois, aux armements formidables de nos jours, il y a de trop graves inconvénients moraux et économiques: ils tendent trop à établir par leur force même que la force est tout, que le droit n'est rien, pour qu'un chrétien ne souhaite pas que la paix, une paix faite de justice et de charité, soit de plus en plus la loi qui régit les rapports des nations. Tradition de l'Église, du reste, qui, ne pouvant éteindre la guerre, au moins lui imposa la trêve de Dieu.

OFFRANDE QUOTIDIENNE POUR AOUT

Divin Cœur de Jésus, je vous offre, par le Cœur immaculé de Marie, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, pour que la paix règne entre les peuples.

Résolution apostolique: Je prierai et ferai prier pour la paix du monde dans le respect du droit.

•••••

Vén. Marie de l'Incarnation

Mercredi de la semaine dernière, le 19 juillet, a été publié à Rome le Décret proclamant l'héroïcité des vertus de la Vén. Marie de l'Incarnation.

Feu M. l'abbé Lessard

Se dévouer de toutes ses forces à la construction et à l'ornementation d'une église magnifique ; voir ce temple recevoir la bénédiction solennelle du pontife, sous les yeux des paroissiens ravis ; et mourir à la fin même de la cérémonie dont il avait organisé lui-même la splendeur : tel a été le sort, voulu par la Providence, de M. l'abbé Ph. Lessard, décédé dimanche dernier presque soudainement, au cours même de la fête brillante qui marquait, à Saint-Ambroise, la bénédiction de la nouvelle église, construite sur les ruines de celle qui fut incendiée en 1908.

M. Lessard, né à Saint-Joachim (Montmorency) le 4 septembre 1841, achevait donc sa 70e année. Il fit ses études à l'école normale Laval et au séminaire de Québec, et fut ordonné prêtre le 11 juin 1870. De 1870 à 1882, il fut vicaire à Saint-Roch de Québec et desservant de l'église de Jacques-Cartier (alors dite de la Congrégation) ; puis curé de N.-D. de la Garde (1882-89), de Saint-Romuald (1889-98), de Saint-Gervais (1898-99), de Saint-Alban (1902-04), et, depuis 1904, de Saint-Ambroise de la Jeune-Lorette.

A Saint-Ambroise, M. Lessard a fondé en 1905 un couvent tenu par les Sœurs de la Charité de Saint-Louis. Son œuvre principale, en cette paroisse, aura été la belle église que S. G. Mgr l'Auxiliaire a bénite dimanche dernier.

Prêtre pieux et de parfait esprit ecclésiastique, M. l'abbé Lessard, sous des dehors empreints de timidité, était doué de beaucoup de fermeté. Il possédait des talents administratifs peu ordinaires. Beaucoup de jeunes gens lui doivent le bienfait de leur éducation.

Frappé de maladie grave au cours même de la cérémonie de bénédiction de l'église qu'il venait d'achever de construire le vénérable curé a pu recevoir, en pleine connaissance, les derniers sacrements, que lui a administrés S. G. Mgr l'Auxiliaire.

Jc. di, au moment où nous allons sous presse, S. G. Mgr l'Archevêque préside aux funérailles du prêtre défunt.

Chronique diocésaine

— o —

— Mardi matin, le 25 juillet, dans la chapelle des Franciscaïns, S. G. Mgr l'Archevêque a fait les ordinations suivantes:
TONSURE : Frères Hiludphe Vipel, Paul Bonnel, Ildefonse Rivard et Hilaire Gamache.

ORDRES MINEURS : Frères Marcel Dugal, Louis-Joseph Bouchard, Benoît Salvail, Georges-Albert Laplante et Ferdinand Coiteux.

SOUS DIACONAT : Frères Laurent Konieczka et Florian Znychowski.

DIACONAT : Frères Eustache Rocheleau, Archange Godbout, Sylvestre Beudet et Calixte Ferland, ce dernier séculier et *du diocèse de Québec*.

PRÊTRISE : Frères Grégoire Paquin, Théodoric Paré, Bernardin Fernique, Louis-Marie Frédéric, Ambroise Leblanc, Clément Stoeckel, Philippe Lecompte, Didace Arcard et Alphonse Morel, ce dernier séculier et *du diocèse de Québec*.

— Dimanche dernier, S. G. Mgr l'Archevêque, accompagné par M. l'abbé Laflamme, du secrétariat de l'Archevêché, était à Saint-Eleuthère (Kamouraska), et y a fait la bénédiction d'une nouvelle église. Sous la direction de M. l'abbé D. Chénard, curé de la paroisse, la fête a été très belle.

— Après avoir, ainsi que nous le disons ailleurs, fait la bénédiction de la nouvelle église de Saint-Ambroise et recueilli le dernier soupir du curé de la paroisse, S. G. Mgr l'Auxiliaire s'est rendu, dans l'après-midi de dimanche, à Stoneham, et y a béni la « première pierre » d'une nouvelle église.

— Lundi, était de passage à l'Archevêché le T. Rév. Frère Firmin, supérieur général des Frères de la Croix de Jésus. Il

s'est embarqué dans la soirée pour le Manitoba, où il y a une maison de son institut. On sait qu'il y a aussi à Rimouski un autre établissement du même ordre.

— Mercredi, fête de la Bonne Sainte-Anne, S. G. Mgr l'Archevêque a célébré la grand'messe pontificale dans la basilique de Sainte-Anne de Beaupré. — On a annoncé, en ce jour, la création récente d'une « province » canadienne des Rédemptoristes, le R. P. Alph. Lemieux étant le premier « provincial. »

Congrès eucharistique de Madrid

LA PROFESSION DE FOI DU ROI D'ESPAGNE

Le roi et la reine d'Espagne s'étant rendus le mercredi 28 juin à l'assemblée solennelle de clôture du Congrès eucharistique, en l'église San-Francisco del Grande, à Madrid, le roi y a prononcé une très belle allocution dont voici la traduction :

Eminentissimes Seigneurs,

A l'inauguration des travaux de cette assemblée, j'ai confié à l'infant Don Carlos le soin de me représenter, et je l'ai chargé de vous communiquer les sentiments qui animaient mon âme et celle de la reine dans cette circonstance solennelle.

Aujourd'hui, au moment où vos travaux s'achèvent, nous venons en personne vous dire la très grande joie avec laquelle nous les avons suivis, et combien nos cœurs croyants se sont réjouis en voyant réunis ici les représentants de tous ces peuples différents par leur histoire, par leur langue, par leurs coutumes, fondus en un seul troupeau dans le creuset ardent de l'amour pour le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie, aliment sublime de la foi et de l'amour.

A vous, Messieurs, accourus de vos patries diverses, nous venons dire qu'après vous avoir à votre arrivée souhaité la bienvenue, après vous avoir alors exprimé le vœu que votre séjour, chez nous, vous fût agréable, venant aujourd'hui vous adresser notre salut d'adieu et vous remerciant de votre concours, nous vous demandons, rentrés dans vos foyers, de ne pas y oublier notre chère Espagne, de parler d'elle à vos com-

patriotes, de la leur dépendre telle que vous l'avez vue : croyante, affable, hospitalière, et non pas dure et sombre comme le prétendent nos ennemis.

En terminant, Eminentissime Seigneur, notre dernier salut doit être pour le représentant du Pontife romain, du pasteur universel du peuple catholique. Dites-lui que la reine et moi nous lui souhaitons de longues années de vie, afin qu'il demeure longtemps l'apôtre infatigable de l'amour du Christ dans le Saint Sacrement. Dites-lui que, lui adressant l'hommage de notre affection filiale et respectueuse, nous implorons sa bénédiction apostolique pour nous, pour notre famille, pour l'Espagne, et pour tous les peuples ici représentés.

Nos lecteurs devinent quelle impression profonde produisit la déclaration royale et quelle enthousiaste ovation elle provoqua. Ajoutons que ce que le roi Alphonse XIII exprimait ainsi le mercredi par des paroles, il l'exprimait mieux encore par des actes le jeudi, en assistant à la messe pontificale, en recevant à sa table les évêques et le Comité permanent des Congrès, enfin en prenant part, dans une attitude profondément édifiante, à la procession solennelle dans le palais royal.

LA COMMUNION DES ENFANTS AU PARC RETIRO

La cérémonie de ce matin dans le parc Retiro — lisons-nous dans la *Croix*, de Paris — sera un des événements les plus émouvants du Congrès. Ce fut un spectacle admirable, celui de plus de vingt mille enfants recevant ensemble la Communion en plein air, sous une voûte formée par les arbres séculaires, sous un ciel idéalement bleu.

Vers 7 heures, les grandes avenues du Retiro sont sillonnées par les groupes de petits enfants et fillettes vêtues de blanc et de bleu, allant communier. Trois autels sont élevés au rond-point Del Salvador où aboutissent quatre allées ombragées. L'archevêque de Tarragone, l'évêque de Madrid et un autre prélat espagnol, célèbrent. Autour du rond-point sont groupés les petits communiants, chantant des cantiques à la gloire de l'Eucharistie. Les voiles de gaze des fillettes flottent au vent et leur chant ressemble, en ces bosquets, à de délicieux gazouil-

lis d'oiseaux. Dans un coin, les musiques militaires sont présentes, ainsi que le bataillon scolaire des écoles Sainte-Christine. Des bannières de toutes couleurs ondulent au loin sous les allées. Le spectacle est ravissant de fraîcheur.

A peine les messes commencées, arrivent Mgr Bruchesi et l'évêque de Béja. Durant la célébration des messes, des prêtres expliquent aux enfants la grandeur de l'acte qu'ils vont accomplir.

Soudain retentissent les accents de la marche royale, c'est le moment de l'Élévation où le Christ, entre les mains des évêques, bénit l'immense foule des petits anges agenouillés. Tableau digne d'un grand maître, d'une solennité incomparable en ce cadre.

Quand le moment solennel arrive, Mgr Bruchesi se présente pour donner la Communion. L'évêque de Béja la donne aussi, 20.000 Hosties consacrées sont consommées. Pendant la Communion, les musiques militaires jouent. Après s'élèvent vers le ciel les voix pures des petits enfants chantant l'hymne du Congrès *Gloria a Cristo*.

Cette cérémonie restera dans toutes les mémoires comme la réalisation de l'appel du Sauveur : *Sinite parvulos*.

Ensuite a eu lieu le défilé des enfants devant le légat. Celui-ci prend place sur un trône de velours rouge près de la grille de la grande entrée du Retiro, et le défilé commence par troupes mêlées avec un empressement qui oublie le bon ordre pour marquer sa joie. Les communiantes passent devant le cardinal en chantant. On se souvient alors des enfants de Jérusalem acclamant le Sauveur par de joyeux hosannas. Certains groupes font ovation au légat : « Vive le légat ! Vive le Pape ! Vive l'Espagne catholique ! » Les enfants se pressent. Beaucoup de personnes versent des larmes d'attendrissement. Le cardinal bénit au passage ; puis deux par deux, précédés des bannières des groupes, les communiantes sortent sur la place. Leur blanche théorie se déroule. On les entend chanter *Gloire au Christ*, quand ils regagnent ensemble leurs églises ou leurs pensionnats.

Parmi les assistants du défilé signalons le chef du Cabinet diplomatique du ministère d'Etat.

Les Indulgences du Chemin de la Croix

— o —

Monsieur le Directeur

de la *Semaine religieuse*,

Dans le numéro de votre revue du 17 juin 1911, vous reproduisez une notice communiquée par le R. P. Gardien des Franciscains sur les conditions requises pour gagner les indulgences du Chemin de la Croix.

Cette communication a jeté l'émoi dans quelques communautés religieuses du diocèse, où on avait l'habitude de faire le Chemin de la Croix en commun, sans l'assistance d'un prêtre et sans cependant quitter chacun sa place. La Notice dit en effet : « Dans les grandes réunions, quand le lieu ne permet pas d'aller d'une station à l'autre, on ne gagne les indulgences qu'à la condition qu'un prêtre avec son cortège parcourt les stations. Il ne suffit pas... à moins d'un indult... qu'une personne religieuse parcourt les stations à la place d'un prêtre. »

J'ignore sur quel décret s'appuie cette affirmation, et je vous serais reconnaissant de le demander à votre correspondant.

En la matière, en effet, je ne connais que les décrets de 1901 et 1902. Le 27 février 1901, à la question du Général des Fr. Maristes : « A la place du prêtre, un *Frère non prêtre* peut-il parcourir seul les stations du Chemin de la Croix en récitant les prières ordinaires, les autres Frères restant à leur place. Et la Sacrée-Congrégation répondit : « Affirmativement. »

L'année suivante, le 7 mai 1902, à la question d'une Supérieure générale d'une Congrégation : « Une des Sœurs peut-elle, dans les communautés de religieuses, comme font les Frères dans leurs maisons, parcourir les stations et réciter les prières ? » Et la Sacrée-Congrégation répondit : « Affirmativement. »

— Or, 1° Je n'ai découvert aucune nouvelle réponse révoquant celles de 1901 et 1902.

— 2° Ces deux décisions, comme il ressort de leur teneur, ont un caractère universel, et ne paraissent pas être seulement des privilèges accordés à telle congrégation en particulier ; et

c'est ainsi d'ailleurs que les entendent l'*Ami du Clergé* (1902) et Béringer (p. 395).

Il semble donc, monsieur le Directeur, que les communautés religieuses n'aient pas de motif de discontinuer de faire leur Chemin de Croix : une religieuse parcourant les stations et récitant les prières, et les autres, si le local est trop exigü, restant à leur place, et se levant seulement à chaque station.

Si ma conclusion est erronée, je vous serai reconnaissant de m'obtenir le décret ou l'explication qui me démontrerait mon erreur.

Un aumônier de *Communauté religieuse*.

Gounod et le petit Communiant

A propos d'un des cantiques de la première Communion M. Camille Bellaigue rapporte ce joli souvenir :

Le cantique par excellence de la première Communion, c'en est un où le tendre et pieux Gounod, le musicien délicieux, également de l'amour sacré et de l'amour profane, exhala, dans une des mélodies qui sont le plus siennes, un soupir du premier de ces deux amours :

Le ciel a visité la terre,
Mon bien-aimé repose en moi.
Du saint amour c'est le mystère,
O mon âme ? adore et tais-toi.

Vous le savez, Ségur est le nom du poète de cette poésie. Parmi les grands noms de France, je doute s'il en est un plus cher à tous les petits Français. Il a signé tant de récits qui font la joie de leur enfance, tant de livres de cette bibliothèque, rose comme leur visage, comme leurs rêves d'avenir ! Et par une heureuse, par une touchante rencontre, ce nom, déjà familier à leur imagination, vient se mêler, pour toujours, à leur croyance et à leur prière.

Le nom du musicien ne sortira jamais non plus de leur mémoire. Nous-mêmes, leurs parents, nous ne saurions entendre le cantique de Gounod sans y retrouver comme un abrégé, comme un raccourci délicat du style ou de la manière du mai-

tre que nous avons aimé. Voici le mouvement et le dessin mélodiques, voici les lignes sonores que sa main, la première, traça. Sur ces mots, deux fois soupirés : « O mon âme, adore et tais-toi ! », voici le chromatisme léger, mystérieux, chaste et passionné tout ensemble. Enfin, voici la cadence, qui tombe ou qui meurt avec cette grâce intime, vraiment exquise, dont il semble que, seul peut-être, Gounod ait reçu le secret de Mozart. Enfants qui chantez ce cantique, un jour viendra sans doute où vous chercherez l'expression de votre foi moins jeune dans une musique plus robuste et plus profonde. Mais vous n'en trouverez jamais de plus tendre, de plus simple, de plus pure, et qui ressemble davantage à l'âme que vous avez aujourd'hui.

Musicien de notre première Communion par une de ses œuvres, Gomod fut mêlé de plus près, et de sa personne même, à celle d'un enfant que j'ai connu jadis et « qui me ressemblait comme un frère ». Je revois — déjà dans le lointain — la sortie de l'église et le parvis luisant de soleil. L'illustre auteur de *Faust* avait assisté à la cérémonie. Le fils d'un de ses amis était parmi les jeunes néophytes. Comme il achevait de descendre les degrés :

— Maître, lui dit le père, qui tenait le petit garçon par la main, permettez-moi de vous présenter un enfant qui aime beaucoup la musique, et votre musique. Je vous demande de vouloir bien ajouter à toutes les bénédictions qu'il vient de recevoir une bénédiction de beauté.

Alors Gounod, de sa voix chaude, vibrante, et que j'entends encore, s'écria :

— Mon enfant, aujourd'hui, je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ta chaussure. C'est toi qui portes Dieu dans ton cœur, c'est toi qui me béniras !

Et, joignant le geste mystique à la parole ardente, sur le pavé de la place, et le front découvert, on vit le grand artiste tomber à deux genoux devant le petit garçon. Celui-ci ne le bénit point. Surpris et confus, il fit ce que vous auriez fait à son âge : il pleura. Et depuis cette rencontre, où commença leur inégale, mais tendre et fidèle amitié, il n'a jamais entendu sans un vague désir de larmes le cantique de Gounod pour la première Communion.

Trop de sports

C'est presque un cri d'alarme, disent, non point quelque vieillard morose, mais les *Annales de la Jeunesse catholique* (15 avril 1911).

« On fait trop pour le corps, on lui consacre une part trop belle et trop large de l'existence, au détriment de l'âme.

« On ne se souvient pas assez que la Patrie ne demande pas seulement des biceps d'airain et des jarrets d'acier, mais qu'elle réclame aussi des volontés bien trempées, des intelligences cultivées, des âmes fortement chrétiennes.

« Que voyons-nous ?

« Partout, c'est une efflorescence extraordinaire de sociétés de sports ; il en naît tous les jours. On n'entend parler que de gymnastique, football, courses, etc. On compose des équipes, on forme des sections, on organise enfin une véritable armée de marcheurs. Les réunions, les fêtes, les concours sont multipliés, tantôt ici, tantôt là. On dépense, sans compter, en frais d'équipement et de voyages.

« Ecoutez les conversations des jeunes gens. Celles des plus petits comme celles des plus grands roulent sur un même sujet : Les sports ! Ce ne sont que récits passionnés de prouesses, performances, raids, victoires ou défaites sensationnelles. Pas autre chose.

« Essayez de grouper, en dehors des heures sportives, quelques-uns de ces jeunes sportsmen ou gymnastes, ceux qui vous paraissent susceptibles de se détourner un peu de l'attrait des exercices du corps, pour se livrer aussi aux exercices, moins attirants, de l'esprit. Votre tentative, vos démarches aboutiront peut-être, mais pour combien de temps ? En raison même de la multiplicité des sorties, des concours, des fêtes, ces jeunes gens, que vous serez parvenu à intéresser tant à l'étude qu'à l'action religieuse et sociale, seront bientôt repris totalement dans leurs sociétés, par les innombrables répétitions, par les longs préparatifs.

« Ces sociétés accaparent et absorbent trop les jeunes gens. Elle font perdre leur vraie destination à des trésors de zèle et de dévouement, et, par ce fait, elles constituent un abus qu'il est grand temps de réprimer.

« On paraît oublier, dans certains milieux, que les sociétés de gymnastique et de sports ne doivent être qu'un moyen pour parvenir à un but : *Moyen* de retenir les jeunes gens de tous âges dans les rangs catholiques par la pratique *raisonnable* et *sagement limitée* des sports et autres récréations. — *But* de conserver et de fortifier, dans l'âme de ces mêmes jeunes gens, la foi et la piété par la pratique *assidue et réfléchie* des grands devoirs chrétiens. »

Qu'on le remarque de nouveau : ce n'est point un prêtre qui parle ainsi, mais les *Annales de la Jeunesse catholique*. On ne saurait trop féliciter ces jeunes d'avoir de tels sentiments et des notions si justes sur cette question.

Pour nous, prêtres, disons-nous que jamais il n'a été plus opportun de présenter à Dieu cette prière que la Sainte Église lui adresse au jour de la nativité de saint Jean-Baptiste : Seigneur, donnez à votre peuple la grâce de savoir goûter les joies spirituelles, et conduisez tous les chrétiens dans la voie du salut éternel.

— o —

Histoire d'une conversion en Angleterre

Robert Hugh Benson (1) avait été ministre protestant et même fils d'un archevêque anglican.

On s'est demandé par quels chemins il était arrivé à l'Église catholique. Lui-même l'a raconté devant un immense auditoire réuni à Mansion House, à Dublin. Il a analysé en même temps l'état d'esprit des protestants, et avec d'autant plus de pénétration qu'il avait lui-même longtemps partagé leurs convictions. Ce loyal examen de la conscience anglicane par un anglican converti et par un psychologue de première valeur ne manque pas d'intérêt. Notons-en succinctement les idées maitresses.

La foi protestante en Angleterre s'appuie sur trois axiomes complètement différents : 1° le libre examen de la Bible ; 2° l'idéal de la primitive Église, archétype, de la société chrétienne, et 3° la conception d'un christianisme universel extérieurement divisé, mais uni par de communes croyances.

(1) Le Rév. M. Benson, qui est maintenant Mgr Benson, est l'auteur du fameux ouvrage *Le Maître de la Terre*. S. R. DE QUÉBEC.

1° M. Benson avoue n'avoir jamais compris la mentalité de ceux qui, pour se forger une religion, recourent exclusivement à l'interprétation personnelle des Livres Saints. Ce système, qui renferme dans la Bible la révélation entière, paraît simple à première vue. En réalité, il est fort complexe. Toutes les sectes — et il y en a 300, d'après « Whitaekr'salmanad » — justifient leurs diverses opinions par des passages de l'Écriture. Laquelle a raison, si aucune autorité ne peut en décider ?

Pendant les trois premiers siècles, bien des livres revendiquèrent le caractère inspiré ; les uns furent acceptés par l'Eglise, les autres condamnés. Il est donc impossible d'affirmer que la foi des premiers chrétiens ait été réglée sur la Bible seule, abstraction faite du magistère ecclésiastique. Historiquement, cette théorie n'a point de base. M. Benson ne s'y est jamais arrêté.

2° Les protestants de la seconde catégorie en appellent à l'Eglise primitive. Cette société spirituelle, sous la direction des Apôtres et de leurs successeurs, conserva le caractère que lui avait donné son divin fondateur. Il y eut, il est vrai, des schismes, dès le commencement ; mais l'Eglise avait le droit de trancher les discussions et de définir quelle était la vraie doctrine du Christ. Puis, au cours des siècles, pensent les protestants, la foi s'altéra sous des influences diverses, la corruption gagna certains chefs et alla en augmentant jusqu'au seizième siècle. Alors la Réforme devint nécessaire. L'Eglise se débarbouilla et ce nettoyage lui rendit son premier aspect. Telle est la pensée de la généralité des Anglicans de la Haute-Eglise. M. Benson fut élevé dans cette conviction ; il y persévéra durant ses études théologiques. Puis pasteur, il évangélisa les pauvres de l'Est de Londres. Après la mort de son père, sa santé fut ébranlée par ses labeurs apostoliques ; il se vit obligé de renoncer momentanément à son ministère et de voyager.

Un jour qu'il traversait à dos d'âne la ville de Luxor, en Egypte, il avisa une maison un peu différente des huttes qui l'entouraient. Il y pénétra et reconnut aussitôt une chapelle catholique, très misérable, mais manifestement aménagée pour les besoins spirituels des pauvres indigènes. M. Benson compara, en esprit, avec ce chétif temple, la coquette église protestante de la même localité, laquelle était réservée aux touristes anglais

et américains. Il eut pour la première fois l'idée — qu'il repoussa d'ailleurs comme une tentation — qu'une église purement nationale ne pouvait complètement répondre au dessein du Sauveur et que ce sanctuaire catholique, rapetissé au niveau intellectuel et matériel de la population, était peut-être plus conforme à la pensée de l'Évangile.

Plus tard, dans la Terre Sainte, le jeune pasteur constata avec une émotion douloureuse que personne ne voulait reconnaître son prétendu caractère sacerdotal. Il y avait là bien des religions qui réclamaient le droit de prier dans les lieux sanctifiés par les pas du Sauveur : l'Église anglicane n'était pas de ce nombre. Elle était donc autre chose que l'Église primitive, puisque, en dehors des îles britanniques, toutes les sectes chrétiennes refusaient obstinément de la regarder comme le prolongement authentique de l'œuvre du Christ.

De retour dans sa patrie, M. Benson réfléchit à ce qu'il venait de voir. Il se demanda si l'appel à l'Église primitive était recevable. Avant Arius, l'autorité ecclésiastique avait maintenu la foi intacte, les Anglicans eux-mêmes admettaient ce fait. Pourquoi aurait-elle failli à sa mission dans la suite ? Si les premières hérésies avaient été légitimement condamnées, pourquoi pas les hérésies ultérieures ? Dans la mêlée des opinions suscitées par le développement de la doctrine religieuse, un tribunal suprême et infaillible était indispensable ; sinon l'enseignement de Jésus aurait été nécessairement modifié dans le cours des âges. Où se trouvait ce tribunal ? Contrairement à la promesse formelle du Sauveur, les portes de l'enfer auraient-elles prévalu contre son Église ?

Devant ces considérations, le fils de l'archevêque anglican de Cantorbéry cessa de voir dans l'Église anglicane la continuation de l'Église des premiers siècles. Il adopta le point de vue des Ritualistes et entra dans une communauté religieuse (protestante) du nord de l'Angleterre.

3° Les Ritualistes prétendent que l'Église chrétienne est divisée en trois grandes branches, Moscou, Rome et Cantorbéry, représentant avec des droits égaux l'institution de Jésus-Christ. Les doctrines sur lesquelles ces trois sociétés sont d'accord, constituent le « Credo » obligatoire ; les autres questions sont libres.

Cependant, des doutes surgissaient dans sa conscience sur la valeur de sa théologie : Moscou-Rome-Cantorbéry. M. Benson se mit à lire tous les ouvrages de controverse qu'il put se procurer, sans parvenir à trouver le repos spirituel auquel il aspirait. Après des recherches laborieuses et inutiles, il reprit le « Nouveau Testament » ; il compara l'histoire avec l'Écriture Sainte. Il s'aperçut que toutes les sociétés qui s'étaient séparées de Rome se fractionnaient en sectes innombrables dans l'Occident, ou étaient frappées de stérilité et de stagnation dans l'Orient. Une seule société, une seule conservait à la fois son unité et sa vitalité : elle était catholique, c'est-à-dire universelle, dans le vrai sens du mot, une société dans laquelle ses adhérents étaient partout chez eux.

L'association tripartite n'avait aucun fondement historique. Ni Rome, ni Moscou n'admettaient cette théorie de l'unité du christianisme. Au contraire, chacune de ces Églises maintenait que les autres sections étaient hérétiques. Les Ritualistes eux-mêmes devaient convenir que les trois Églises se refusaient à constituer une société.

Alors, comme l'Église de Rome réunissait toutes les marques qui distinguaient l'Église véritable, le pasteur ritualiste quitta loyalement sa communauté, abjura ses erreurs, et devint prêtre catholique.

(*Sem. relig. de Cambrai.*)

Bibliographie

— L'ÉDUCATION DE LA CHARITÉ, par M. l'abbé E. DEBIZE, missionnaire diocésain de Paris. In-12, 126 p. Prix : 1 fr. 25. (*Ancienne Librairie Poussielgue, J. de Gigord, éditeur, rue Cassette, 15, Paris.*)

« Il y a une science du bien ; et dans la série des conférences qu'il publie sous le titre : *L'Éducation de la Charité*, M. l'abbé Debize, missionnaire diocésain de Paris, nous en donne avec une vraie maîtrise les premiers rudiments.

« Voici l'horizon qu'ouvre devant la charité chrétienne le livre de M. l'abbé Debize : il engage la charité à devenir une compétence, sans qu'elle cesse pour cela de rester un amour.

« Un contact aimant, un contact soucieux avec une seule famille, est susceptible d'éclairer peu à peu les complexités insoupçonnées d'innombrables problèmes sociaux : il invite, il oblige à chercher le pourquoi de la misère.

« L'enquête que vous ferez pour en déterminer les raisons morales, vous mettra en présence d'autres causes dont le pauvre supporte le poids, et qu'il appartient à d'autres volontés humaines d'alléger ou d'écarter, et c'est alors la question sociale tout entière qui dans cette étroite enceinte d'un indigent foyer surgit et s'étale.

« Georges GOYAU. »

— LA DOUCE FRANCE, par RENÉ BAZIN, de l'Académie française. Illustrations de J.-M. BRETON. In-8° écu. Prix : 3 fr. 50. (Ancienne Librairie Poussielgue, J. de Gigord, éditeur, rue Cassette, 15, Paris.)

Voici un livre simple et beau, animé d'un souffle patriotique puisant qui fortifiera le cœur et exaltera l'âme française. Tous les aspects de la belle et féconde France, tous les portraits de ses artisans patients et habiles, tous les sentiments généreux de ses enfants y sont peints dans un style où les pensées fortes abondent. L'auteur n'a oublié ni le Canada, cette France d'au delà des mers, ni l'Alsace-Lorraine, cette autre France d'au delà des Vosges.

« Comme les imagiers du Moyen-Age, dit M. Henri Bordeaux, illustraient un texte de la Bible, M. René Bazin, avec la même conscience, la même paix intérieure, a illustré son pays. »

« C'est le livre, dit encore *l'Echo de Paris*, que chacun lira et relira, parce que c'est celui dans lequel on aurait aimé apprendre à lire. Il donnera aux jeunes générations une idée exacte de la Douce France et de son histoire. Aux autres, — aux pères de famille, — ces pages apporteront de la consolation et de la joie : la consolation de trouver un recueil où sont pieusement conservées, comme de chères reliques, toutes les traditions françaises, la joie de pouvoir les transmettre vivantes à leurs enfants. »